

Les Chemises Sanglantes

Ignore si depuis 1886, année de mon excursion en Corse, Sartène s'est haussée, et même humanisée, mais elle était alors la citadelle de la vendetta.

Il y a des filles blondes, et des rousses, Sartène est brune. De ses maisons en terrasses, échelonnées, comme des chèvres, au versant de l'Incudine, la vue plane et plonge sur la vallée de Figari, la Tempé corse, vaste vignoble onduleux, violet en septembre, brodé et ourlé d'or où l'on presse certain vin, essence de soleil, dont un seul verre abat son homme. C'est non loin de là, sur la route de Bonifacio que dans l'ombre du mont Quiéta, le bien nommé, se cache, sous les pins ombellifères, un monastère blanc sans moines, désert, distillerie aérienne d'aromates, où j'ai laissé l'un des rêves de ma vie, le rêve de "quiétude".

Lorsque nous le découvrimmes, mes compagnons de route et moi, au hasard d'une chevauchée, d'ailleurs asineuse, à travers les lianes et les ronces du maquis, le couvent abandonné et bourdonnant d'abeilles venait d'être témoin d'un meurtre.

— C'est ici, nous dit notre petit guide, que Tafani a tué Gravana.

On a beau être rassasié de ces histoires de banditisme, dont la "Colomba" de Mérimée est le type et reste le chef-d'œuvre, leur intérêt romanesque se renouvelle singulièrement quand on les entend conter dans l'île même. J'ajoute qu'on ne les comprend bien que là, et qu'il faut au tableau son cadre.

— Qui, Tafani? Qui, Gravana? demandâmes nous d'une seule voix.

— Notre ânier paraît nous mépriser de notre ignorance.

— Familles illustres du pays, lança-t-il par-dessus l'épaule; Giuseppe et Théobaldo, les deux derniers. Ils étaient en vendetta. Les stylists étaient tirés depuis cent ans entre elles.

— Pour quelle cause?

— On ne sait plus. Les vieux de Sartène disent que la querelle a commencé au sujet d'un chien. Les femmes l'auraient envenimée comme toujours, et, depuis ce temps-là, les Gravana tuent les Tafani, comme les Tafani tuent les Gravana, de père en fils. Jusqu'à aujourd'hui, ils avaient le même nombre de chemises sanglantes. A présent ce sont les Gravana qui l'emportent; une de plus, celle du pauvre Théobaldo!

Ceci dit, il secoua la tête, s'assit sur un bloc de quartz, bourra sa pipe d'herbe corse, et nous n'en tirâmes rien davantage, du moins avant qu'il n'eût achevé de fumer son tabac sauvage. On sentait qu'il gardait sa réserve, méfiant de la blague des "continentaux", railleurs des antiques usages.

Je pris un biais pour le rassurer.

— Ce Gravana, c'était un de vos amis, ou de vos parents, peut-être?

— Nous les sommes tous plus ou moins, en Corse. Théobaldo et Giuseppe avaient été élevés ensemble. Ils s'aimaient bien, mais l'âge marqué était venu, ils étaient majeurs l'un et l'autre, il fallait donc que l'un des deux y restât à cause de l'hérédité. J'étais devant le café de la Place le jour où ils s'embrassèrent en se déchantant loyalement le "Garde-toi, je me garde!" Tout à été fait dans les règles, il n'y a rien à dire.

Sur ce mot caractéristique, l'ânier se leva pour nous montrer l'endroit où le vaincu de la vendetta séculaire avait reçu la balle mortelle, en plein cœur, et aussi la cellule de moine qui avait servi d'embuscade au vainqueur.

— C'est moi-même, messieurs, qui suis venu avec mes bêtes, chercher le corps de Théobaldo pour le rendre à sa femme, Thérèse Brandi, de Bastelica. La voilà veuve comme tant d'autres, plus un petit garçon de six mois qu'il lui laisse. Mais ils sont à l'aise. Les Gravana ont une belle maison à Sartène.

— Et le meurtrier?

— Giuseppe Tafani? Où il est? Là dedans, fit-il en enclenchant le maquis d'un geste circulaire. Mais vous pouvez être tranquille, les gendarmes n'en auront pas.

Et ses yeux flamèrent d'une flamme qui m'éclaira toute l'âme de la Corse.

Au retour de Bonifacio, quinze ou vingt jours après cette visite au couvent de Sainte-Trinité, nous repassâmes par Sartène. Nous y arrivâmes à la nuit tombante, pour dîner une fois encore, à l'hôtel César, tenu par un excellent homme, beau-père du fameux dompteur Bidet, et qui avait de ce vin ambrosiaque dont je vous ai parlé en commençant. Point d'autre raison, je l'avoue, à ce crochet que nous faisons à notre itinéraire, mais le Bacchus corse nous récompense de notre piété oenophile, voici comment.

La ville était sens dessus dessous. Dans la pénombre crépusculaire, les gens couraient, criaient, se démenaient, se groupaient se hâlaient aux portes et aux fenêtres, et s'enfonçaient dans les vieux quartiers aux ruelles tortueuses, entrecroisées sous l'église.

— Que se passe-t-il chez vous don César? (Nous avions ainsi surnommé notre hôte. Y a-t-il des élections à Sartène?)

— Mieux, fit-il, et vous tombez à miracle pour enrichir d'une fleur corse votre herbier philosophique. L'un de nos braves bandits, traqué, dans le maquis, par les gendarmes, s'est réfugié dans la vieille ville et il s'y cache. S'il n'y avait qu'eux et leurs bottes pour le prendre, Giuseppe Tafani aurait le temps de vivre en paix. Mais, cette fois, il a affaire à forte partie: la Thérèse Brandi de Bastelica, qui a juré d'avoir sa tête. Vous comprenez, c'est entre Corse, et nous sommes tous en l'air, comme vous voyez. Je vous demande même la permission de vous brûler la politesse, car, de ces événements-là, il faut en être, car j'y vais.

Vous pensez si nous le suivîmes! Je n'ai pas eu deux fois, dans ma vie, le spectacle qu'offrait ce labyrinthe de venelles, noires, étroites, tournautes, arc-boutées de contreforts, coupées d'échelles, de rampes et de bornes, où quelques vitres, sous les toitures, accrochaient les derniers rayons strabiques du couchant, tandis que la foule y débordait comme le torrent dans les ruisseaux. Grâce à don César qui nous menait à travers des logis en communication et même par des caves, nous parvînmes à une petite place rectangulaire, dessinée par l'écartement de deux maisons assez importantes placées en vis-à-vis, hachées de meurtrières verrouillées et dont les fenêtres en guillotine semblaient les échappettes de deux fors de frontières. Les Tafani et les Gravana s'épiaient les uns les autres de ces carreaux, depuis cent ans, comme les Mantaigus et les Capulets de la Véronne shakespeareienne.

Début au centre de cette piazzette, et incomparablement belle dans sa capuce de veuve, une jeune femme de vingt ans, immobile, tragique et très simple, regardait la maison d'en face. L'ombre tombait autour d'elle.

Un groupe d'une douzaine d'hommes, les parents du mort, les Gravano de souche ou d'alliance, se tenaient à l'arrière, en demi-cercle, comme des juges dans un prétoire.

— Que vous avais-je dit, nous fit l'hôtelier, regardez: pas de gendarmes! Pourtant le meurtrier est chez lui, tout le monde l'a vu, et ils le savent. Mais l'arrêter ils n'osent, c'est une querelle corse, nous les écharperions la veuve la première et les cousins en tête.

Alors, la nuit étant tout à fait établie, Thérèse se détacha du groupe familial et marcha au perron de la maison ennemie. Elle avait à la main une branche de pin garnie encore de ses trois pommes, en couronne, et qui brûlait. Qu'allait elle faire de ce brandon?

Je ne pouvais croire qu'elle voudrait mettre le feu à la demeure rivale. Fut ce pour contraindre le bandit à en sortir. Au moindre coup de vent c'était l'incendie dans Sartène. Pourtant elle allait, dans la fumée crépitante de la résine, la torche baissée, comme les anges exterminateurs de la Bible. J'interrogeai don César d'un regard.

— Oui, répondit-il vengeance de femme. Mais elles n'ont pas de fusil. Et puis son gamin, le petit Orso n'a que six mois à peine. Peut-être attendra-t-il l'âge requis de ramasser la carabine des Gravano? Vingt et un ans, c'est trop long pour Thérèse Brandi une fière fille, une vraie Corse, et de la tête aux pieds. Du reste, ne craignez rien, Giuseppe ne laissera pas brûler Sartène, il va sortir.

La porte s'ouvrit, en effet, et il parut une vieille, qui les bras étendus comme un aveugle, s'avança sur le perron en terrasse.

— Si c'est à moi que tu as à parler, clama-t-elle en patois corse, je l'écoute. Si c'est à moi fils, il n'est pas chez lui, et tu sais pourquoi.

— Comment mens-tu, à ton âge femme sans yeux? Je l'ai vu de ma fenêtre, assis à tes genoux, et tenant l'écheveau de ton rouet.

— Il est vrai qu'il y est venu. Il était affamé et rompu de fatigue. Je lui ai fait une soupe, il a dormi deux heures dans un lit et il est reparti après avoir embrassé sa mère. Du reste, entre et cherche toi-même. Voici les clefs.

Et elle lui en jeta le trousseau. Thérèse revint à ses parents et cousins, et elle les consulta. L'un d'eux, un berger de Niolo, couvert de son "pelonne" en poil de chèvre et qui semblait fort écroulé des autres, fit trois pas en avant et dit à voix haute:

— Giulia Tafani, si ton fils n'est point dans sa maison, où est-il? Veux-tu le dire à moi, Pierre Gravana, du Monte Cinto. Tu me connais, tu sais que je ne révélerai pas le secret aux gendarmes.

— Eh bien, il est là, en face.

Et l'aveugle montra de l'index la maison des Gravano, qu'habitait la veuve.

Giuseppe s'y était, en effet, réfugié. Il faut avoir constaté par soi-même combien la loi de l'ho-

Tragiques Fiançailles

Tous les ans, après le Grand Prix, elle partait avec son père et sa tante pour la Suisse.

Là, dans une villa confortable, au milieu d'un grand parc aux arbres centenaires, dans une vallée riante, dominée par des monts abrupts et élevés, elle goûtait les délices des matinées tranquilles, d'une ombre fraîche, des soirs limpides et embaumés. Elle était heureuse. Blonde et rose dans ses vingt ans radieux, si elle n'avait pas connu la tendre de sa mère, morte en lui donnant le jour, elle avait toujours été choquée par son père resté veuf et qui l'avait toujours entourée d'une affection solide, comblée de caresses et de cadeaux.

A dix-huit ans, il avait parlé de mariage, lui laissant entendre que son choix serait le sien. Mais il l'avait exhortée à bien réfléchir, à bien examiner et à ne pas se laisser séduire par des dehors brillants mais trompeurs.

Tout de suite elle eut beaucoup de prétendants, car elle était très riche et très jolie. Les uns après les autres, elle les fit passer sous le crible de son analyse redoutable et s'étant convaincue que tous voulaient l'épouser plutôt pour les mines d'or de son père que pour elle-même, elle les avait poliment éconduits.

Trois, parmi ceux-ci, l'avaient cependant suivie en Suisse: un bel officier de cavalerie, un vicomte à la moustache retroussée et un marquis des mieux blasonnés. Tous les jours c'était des parties de tennis, des chevauchées folles, des excursions parfois dangereuses, des valseuses grisesantes. Son salon était plein de smoking impeccables et de robes claires.

A tous ces prétendants, venait s'ajouter dans ces réunions et ces sorties un jeune docteur distingué et savant, déjà célèbre, qui venait lui aussi tous les ans en Suisse où il possédait une clientèle riche et nombreuse. Il était le docteur de la famille et reçu comme tel.

Il allait et venait comme tout le monde dans le salon, toujours correct, toujours poli, mais seul il ne parlait pas d'amour à la belle héritière. Il semblait l'éviter plutôt et ne causait avec elle que s'il y était invité, sur un ton respectueux et timide. Et cependant, comme tous, il avait été réduit par le charme subtil de cette blonde aux yeux vifs, au teint si frais et si blanc. Mais considérant sa situation personnelle, il avait eu le courage de refouler son amour. Cependant, à la dérobée, il ne pouvait s'empêcher de glisser vers la charmante jeune fille, alors que tout le monde était occupé, un de ces regards où il mettait toute son admiration, tout son amour contenu.

Germaine avait un jour surpris un de ces regards. Elle avait tout deviné et, comprenant toute la délicatesse de ce silence, la noblesse de ce cœur, elle avait été délicieusement troublée et s'était jurée qu'elle n'épouserait que lui.

Mais comment obliger ce cœur si fier, si grand, à un aveu? Les circonstances vinrent à son secours.

Un jour, ils étaient tous partis pour une longue excursion. Il avait beaucoup plu les jours précédents et le givre qui les conduisait les avait priés de se montrer prudents, car les pentes étaient glissantes et les éboulements à craindre.

Toute la bande joyeuse s'en était allée à la conquête d'un pic couronné de neiges éternelles. On marchait dans un sentier rocailleux, causant et devisant.

Germaine avait eu le soin de se laisser distancer et elle avait prié le docteur de lui tenir compagnie, et elle le questionnait sur sa vie, ses expériences, ses succès, s'arrêtant à chaque instant entre deux phrases, attendant une réponse. Les autres étaient loin, on les voyait déjà au-dessus d'une immense roche, solidement enfoncée dans les flancs du pic.

Soudain, un grondement énorme vint troubler leur causerie. Levant les yeux, ils virent avec épouvante l'avalanche gigantesque qui roulait sa masse grandissante et qui, dans une course folle, venait vers eux. Déjà, elle était sur les premiers, les emportait. Que faire? Une seule chance de salut s'offrait. Sans perdre son sang-froid, le jeune médecin saisit dans ses bras la jeune fille que ce contact brusque fit tressaillir, il courut jusque sous la roche, abrita son cher fardeau en lui faisant un rempart de son corps.

Ce fut une minute décisive. Le grondement s'accroissait; l'avalanche vint buter contre le roc qui bravement résista et la fit dévier. Elle continua sa marche destructrice sous l'œil des deux jeunes gens. La mort n'avait pas voulu d'eux.

Encore troublé par l'émotion, par l'effort, le jeune homme, l'avalanche passée, avait gardé dans sa main, la main de celle qu'il venait de sauver, et ses lèvres murmuraient l'aveu tant attendu. Puis, tous deux tombèrent à

L'Agonisante

C'était jour de visite à l'Hôtel-Dieu. Un homme d'une trentaine d'années qui venait là, sans doute pour la première fois, s'informa auprès du concierge.

— Pardon, monsieur, pouvez-vous m'indiquer la salle Sainte-Marie?

Le portier jeta le renseignement d'une voix indifférente et l'homme, traversant rapidement la cour, prit un escalier, arriva au long corridor pour s'arrêter enfin devant une porte au-dessus de laquelle il avait en cette inscription: Salle Sainte-Marie.

C'était un colosse aux larges épaules, au front téta, mais dont les yeux étaient doux et le sourire très jeune. Il portait un collier de barbe, mais ses lèvres étaient soigneusement rasées. Cette particularité, jointe à son teint blême, faisait reconnaître en lui, à première vue, un marin.

Il revenait en effet de pêcher le thon sur les côtes d'Espagne. En débarquant à Camaret, il avait trouvé une lettre de sa mère, malade à Paris, où elle travaillait depuis que son mari avait péri en mer.

Il était parti aussitôt, emportant sa part de pêche dans sa grosse ceinture de cuir. A l'hôpital, on lui avait tout de suite donné de bonnes nouvelles; mais il avait dû attendre jusqu'à lendemain pour venir voir la convalescente à l'heure réglementaire. Bien qu'il fût à peu près hors d'inquiétude, il hésitait devant cette porte. Un sentiment d'angoisse irraisonnée lui serrait le cœur à l'idée de toutes les souffrances accomplies dans ce lieu et un odor fade d'iodoforme, dont l'air était imprégné, augmentait encore son malaise et lui donnait la nausée.

Mais dès qu'il eut passé la porte, il fut rassuré par la propreté méticuleuse de la salle qui s'allongait devant lui comme une grande allée claire, toute bordée de lits blancs. Le parquet reluisait d'écaoustique et était traversé d'un coquet linoléum. Au chevet de quelques malades, des fleurs laissées par des visiteurs et soigneusement entretenues mettaient une note presque joyeuse. Au-dessus de chaque lit, une pancarte portait le nom de la malade et celui de la maladie. La date d'entrée était inscrite et celle de la sortie restait en blanc. Cette ligne en blanc c'était pour les uns la guérison et pour d'autres la mort.

Uneœur, l'ayant aperçu, vint à lui et un pas silencieux.

— Tu demandes le lit 18.

— C'est vous qui êtes ce Charles qu'on attend avec tant d'impatience, répondit-elle en souriant. Tout le monde ici vous connaît sous ce nom-là. Vous pouvez vous vanter d'avoir une maman qui vous aime. Son lit est au fond de la salle. Je vais vous y conduire.

Tout en marchant, la cœur lui donnait des détails sur la maladie de sa mère:

— Votre maman expliquait-elle, vint d'avoir une pneumonie du côté droit. C'est un mal souvent facile à guérir. Elle avait eu l'inflammation ne gâgât le côté gauche; elle s'en est tirée heureusement sans aucune complication.

— Alors, c'est vrai, balbutia Charles, j'aurais pu la perdre?

— Il ne faut plus penser à ces tristes choses puisqu'elle est guérie maintenant.

A l'émotion qu'il venait de ressentir en apprenant le danger qu'avait couru sa mère, Charles se rendit compte du désespoir et du vide que sa mort lui aurait causé.

Il chercha quelque chose à dire et ne trouva que cette phrase: "Ma mère, je vous dois bien des remerciements pour tous les soins que vous lui avez donnés."

— Mais tous les malades ont droit à nos soins, interrompit la cœur, et votre mère est une si brave femme que c'est un plaisir d'avoir affaire à elle. Tenez regardez-la qui vous a reconnu.

En effet sa mère, qui venait de l'apercevoir, s'était soulevée sur son lit et lui faisait signe joyeusement de loin d'accourir vers elle.

Il se précipita dans les bras qu'elle lui tendait et fit résonner deux gros baisers sur ses joues amaigrées.

— Ah! mon pauvre Charles, j'ai bien cru que je ne te reverrais pas!

— Et pourquoi donc? demanda-t-il en simulat l'étonnement et la tranquillité.

— J'ai été bien malade. J'ai failli mourir sans pouvoir t'embrasser. La visite que tu m'as faite, il y a six mois, a bien manqué d'être la dernière. C'était le jour de ma fête, je t'ai écrit, tu te rappelles? J'étais si heureuse de t'avoir près de moi! Et quand tu es parti, je n'ai en aucun mauvais pressentiment.

— Et tu avais raison. Nous nous retrouvons tous les deux en bonne santé. Tu verras comme nous allons être heureux! D'abord, je ne veux pas que tu restes ici. Dès que tu pourras sortir, je t'emmènerai au pays et nous ne nous quitterons plus. J'ai de quoi acheter une barque pour pêcher tranquillement à mon compte! Tiens pour commencer, regarde ce que je t'ai apporté.

Et tout en parlant, il étalait sur le lit les cadeaux qu'il lui avait achetés.

C'était des mouchoirs, un fichu, des bonbons, une montre... La vieille prenait chaque objet, le palpa et s'exclamait:

— C'est trop, Charles! tu as fait des folies, tu me gâtes...

Les enfants de 1789 à 1900.

Comme vous êtes déjà très forts en histoire, vous savez que Bonaparte, à Marengo, portait un bel habit bien à larges revers brodés d'or et, couvrant ses longs cheveux plats, un grand chapeau empaqueté de plumes tricolores, écrit un chroniqueur parisien. Vous savez aussi que Louis XVIII chausseait des bas blancs et se couvrait la tête d'une perruque à queue de rat, tandis que Louis-Philippe, le prince-citoyen, ne promenait en redingote prune, en pantalon gris à sous-pieds, en gilet à fleurs, le chapeau haut de forme sur l'oreille en s'appuyant sur un énorme parapluie; vous savez tout cela et bien d'autres choses encore, car vous êtes très forts en histoire. Pourtant, savez-vous, mais, là, ce qu'il s'appelle le savoir, comment on habillait les petits garçons et les petites filles de 1789 à 1900?

Ne rougissez pas. Il est bien plus facile de connaître la forme du chapeau du comte de Paris à cinq ans que celle du bicorne du Petit Caporal. Prenez patience, et dans trois mois vous serez renseignés. Dans ce beau palais de Bagatelle, que vous avez tous admiré au bois de Boulogne, au lieu, le 14 mai, l'ouverture d'une exposition des plus célèbres et des plus beaux portraits d'enfants peints de 1789 à 1900. A côté des tableaux figurent des jouets, des poupées et des costumes. Demandez à vos parents de vous y conduire, vous n'avez pas à le regretter. Alors, vous serez bien renseignés sur cette importante question de la mode enfantine et, sans doute, vous applaudirez-voilà de vivre à une époque où les petits et grands, s'ils ont renoncé au faste de naguère, portent des vêtements qui ne sont pas d'étroites prisons potitives.

Vous verrez, avant tout, le trait du plus illustre et du plus malheureux des enfants de France, qui vont revivre à tel point, l'infortuné Dauphin qui avait régné sous le nom de Louis XVII. Les peintres, les graphistes le représentent en ces jours de malheur, au Temple parmi les siens, voutés à l'échafaud. Il lève au ciel de grands yeux bleus qu'abrite un front très pur, encadré de boucles blondes. Sa petite veste est courte, ourlée sur une chemise à jabot, tra sa colerette est de blanc dentelle. C'est le premier prince français portant le pantalon long, ouvert sur la cheville et les escarpins. Sous l'Empire, on vit beaucoup de petites garçons habillés en militaires; il y avait à cela beaucoup de raisons. Les uns étaient ainsi vêtus parce que leurs pères, notaires, épiciers, droguistes, étaient très fiers des succès de l'empereur Napoléon, les autres... c'était tout simplement parce qu'ils portaient bottes du tambour d'Eylan à Moscou, à la tête de la Grande Armée! Oh! l'entendez-vous le savez, mais ça me faisait tant de plaisir de vous le répéter!

Sous la Restauration, le velours bleu fat très en honneur en hiver, l'éto donnait aux plus grandes une sorte d'habit à queue très mal commode pour courir et pour jouer. Le règne de Louis-Philippe mit en honneur d'étranges petites casquettes de velours noir à glands verts ou dorés; vous n'avez pas à le regretter, elles accompagnaient d'assez vilaines boucles.

Sous le Second Empire, la plus grande fantaisie régnait, mais les petites garçons favorisés toraient costumés en Ecossais, avec la jupe à carreaux et le bonnet; on ne leur fit grâce que de la cornemuse.

Je n'ai rien dit de costume des fillettes. Il subit moins de variations. C'est la robe de mousseline tour à tour allongée ou raccourcie, puis des vêtements se rapprochant de plus en plus du costume actuel des moins grandes, avec le gros chou par derrière.

Depuis mon enfance jusqu'à ce jour, j'ai vu les jeunes garçons vêtus en colégiens d'Elton, en marine, en jockeys (parfaitement! et avec une casquette en paille par dessus le marché; j'en ai porté, j'étais horrible), en paysans russes, lors des premiers jours de l'Alliance. Les vols habituels, le plus souvent, d'un costume procédant à la fois de celui du jeune lord et de celui du libre cow boy.

Cette tenue sportive vous convient à merveille, chers amis, qui pûlez dans les jeux hardis, foot-ball ou rink, de salutations légères d'énergie, qui vous aideront à devenir plus vite des hommes.

Grands fonds

Près de l'île de Guam, dans le Pacifique, le navire américain "Nero" a trouvé des fonds de 5.629 toises, soit 9.600 mètres. Il est à noter qu'étant donnée la pression colossale, toute trace de vie disparaît dans l'océan au delà de 7.600 mètres de profondeur.

CUISINE

Crêpes

Farine..... 250 gr.
Eufs..... 2
Rhum ou cognac... 1 cuillerée
Huile d'olive..... 1/2 cuillerée
Sel..... 1 pincée
Lait ou eau..... 3 décilitres

(On peut faire les crêpes à l'eau, mais elles sont plus délicates au lait.)

Délayer, dans une terrine ou dans un saladier, la farine avec un peu de lait, y ajouter les œufs battus, le rhum, l'huile, le sel, bien délayer le tout et verser peu à peu le reste du lait, en battant la pâte avec la cuillerée de bois. Laisser reposer 2 heures.

Mettre dans une poêle, sur un feu vif, gros comme une noisette de beurre; tourner la poêle en tous sens pour bien l'enduire du corps gras, lorsqu'il est chaud, verser une cuillerée à sauce de la pâte, tourner à nouveau la poêle pour étendre la pâte également; lorsqu'elle est prise, la retourner d'un coup sec en frappant sur la queue de la poêle, si l'on n'est pas habile à la retourner ainsi, se servir d'une fourchette ou de l'écumoire. Quand la crêpe est cuite, la placer sur une assiette et la saupoudrer de sucre.

On peut servir les crêpes pliées en deux comme une omelette, après avoir mis dedans de la confiture.

Crème régéna

Lait..... 1/2 litre
Eufs..... 4
Sucre..... 150 gr.
Biscuits à la cuillère 150 gr.
Sel..... 1 pincée
Kirsch..... 1/2 verre

Imbiber les biscuits de kirsch. Faire bouillir le lait avec le sucre et le sel. Casser les œufs dans une terrine, les battre comme pour une omelette, verser dessus le lait bouillant en tournant avec une cuillerée de bois, y mêler les biscuits passer le tout au tamis.

Breurer un moule à charlotte, y verser le mélange, faire prendre au bain-marie et au four.

Démouler la crème sur un plat, ranger en couronne sur le dessus, des moitiés d'abricots au sirop, mettre sur chacun d'eux, une belle cerise mi sucre et verser dessus une marmelade fine d'abricots délayée avec un peu de kirsch.

Pâte feuilletée

Farine..... 500 gr.
Beurre..... 375 gr.
Eau..... 1 verre
Sel fin..... 10 gr.

Mettre la farine sur la planche à pâtisserie ou mieux sur un marbre, faire un puits au milieu, y mettre le sel, verser l'eau douce, en tournant avec un cuillère de bois, pétrir ensuite avec les mains de façon à former une pâte très ferme bien liée, l'étendre avec la paume des mains, ce qu'on appelle "fraiser" placer le beurre sur le milieu, par petits morceaux, à l'aide d'un couteau; rabattre les bords de la pâte sur le beurre, l'étendre au rouleau; plier ensuite la pâte en 3 comme une serviette, puis en 2 dans l'autre sens, la laisser reposer 10 à 15 minutes, l'étendre de nouveau, la plier en 3 seulement, la laisser reposer 15 minutes, l'étendre, la replier encore en 3, la laisser reposer; répéter cette opération 5 ou 6 fois, en ayant soin de saupoudrer la planche de farine pour empêcher la pâte de s'y attacher. (C'est ce qu'on appelle donner un tour; si la pâte a été repliée 6 fois, on a donné 6 tours).

Une fois le beurre mis, il faut bien se garder de pétrir la pâte.

Les enfants de 1789 à 1900.

Comme vous êtes déjà très forts en histoire, vous savez que Bonaparte, à Marengo, portait un bel habit bien à larges revers brodés d'or et, couvrant ses longs cheveux plats, un grand chapeau empaqueté de plumes tricolores, écrit un chroniqueur parisien. Vous savez aussi que Louis XVIII chausseait des bas blancs et se couvrait la tête d'une perruque à queue de rat, tandis que Louis-Philippe, le prince-citoyen, ne promenait en redingote prune, en pantalon gris à sous-pieds, en gilet à fleurs, le chapeau haut de forme sur l'oreille en s'appuyant sur un énorme parapluie; vous savez tout cela et bien d'autres choses encore, car vous êtes très forts en histoire. Pourtant, savez-vous, mais, là, ce qu'il s'appelle le savoir, comment on habillait les petits garçons et les petites filles de 1789 à 1900?

Ne rougissez pas. Il est bien plus facile de connaître la forme du chapeau du comte de Paris à cinq ans que celle du bicorne du Petit Caporal. Prenez patience, et dans trois mois vous serez renseignés. Dans ce beau palais de Bagatelle, que vous avez tous admiré au bois de Boulogne, au lieu, le 14 mai, l'ouverture d'une exposition des plus célèbres et des plus beaux portraits d'enfants peints de 1789 à 1900. A côté des tableaux figurent des jouets, des poupées et des costumes. Demandez à vos parents de vous y conduire, vous n'avez pas à le regretter. Alors, vous serez bien renseignés sur cette importante question de la mode enfantine et, sans doute, vous applaudirez-voilà de vivre à une époque où les petits et grands, s'ils ont renoncé au faste de naguère, portent des vêtements qui ne sont pas d'étroites prisons potitives.

Vous verrez, avant tout, le trait du plus illustre et du plus malheureux des enfants de France, qui vont revivre à tel point, l'infortuné Dauphin qui avait régné sous le nom de Louis XVII. Les peintres, les graphistes le représentent en ces jours de malheur, au Temple parmi les siens, voutés à l'échafaud. Il lève au ciel de grands yeux bleus qu'abrite un front très pur, encadré de boucles blondes. Sa petite veste est courte, ourlée sur une chemise à jabot, tra sa colerette est de blanc dentelle. C'est le premier prince français portant le pantalon long, ouvert sur la cheville et les escarpins. Sous l'Empire, on vit beaucoup de petites garçons habillés en militaires; il y avait à cela beaucoup de raisons. Les uns étaient ainsi vêtus parce que leurs pères, notaires, épiciers, droguistes, étaient très fiers des succès de l'empereur Napoléon, les autres... c'était tout simplement parce qu'ils portaient bottes du tambour d'Eylan à Moscou, à la tête de la Grande Armée! Oh! l'entendez-vous le savez, mais ça me faisait tant de plaisir de vous le répéter!

Sous la Restauration, le velours bleu fat très en honneur en hiver, l'éto donnait aux plus grandes une sorte d'habit à queue très mal commode pour courir et pour jouer. Le règne de Louis-Philippe mit en honneur d'étranges petites casquettes de velours noir à glands verts ou dorés; vous n'avez pas à le regretter, elles accompagnaient d'assez vilaines boucles.

Sous le Second Empire, la plus grande fantaisie régnait, mais les petites garçons favorisés toraient costumés en Ecossais, avec la jupe à carreaux et le bonnet; on ne leur fit grâce que de la cornemuse.

Je n'ai rien dit de costume des fillettes. Il subit moins de variations. C'est la robe de mousseline tour à tour allongée ou raccourcie, puis des vêtements se rapprochant de plus en plus du costume actuel des moins grandes, avec le gros chou par derrière.

Depuis mon enfance jusqu'à ce jour, j'ai vu les jeunes garçons vêtus en colégiens d'Elton, en marine, en jockeys (parfaitement! et avec une casquette en paille par dessus le marché; j'en ai porté, j'étais horrible), en paysans russes, lors des premiers jours de l'Alliance. Les vols habituels, le plus souvent, d'un costume procédant à la fois de celui du jeune lord et de celui du libre cow boy.

Cette tenue sportive vous convient à merveille, chers amis, qui pûlez dans les jeux hardis, foot-ball ou rink, de salutations légères d'énergie, qui vous aideront à devenir plus vite des hommes.

Grands fonds

Près de l'île de Guam, dans le Pacifique, le navire américain "Nero" a trouvé des fonds de 5.629 toises, soit 9.600 mètres. Il est à noter qu'étant donnée la pression colossale, toute trace de vie disparaît dans l'océan au delà de 7.600 mètres de profondeur.